

“Guillaume de Baillou, Doctor Medicus Parisiensis”

Joël Coste

“Guillaume de Baillou, Doctor Medicus Parisiensis”

Summary. In this biographical approach to Baillou’s work, the individual, the clinician and the epidemiologist are successively considered. Lastly, the coherence of Baillou’s persona and the rationality of his life choices are discussed as potential keys to understanding the innovative and transgressive character of his work.

Keywords. Guillaume de Baillou’s biography

Guillaume de Baillou (1538-1616) fut probablement, avec Jean Fernel, le médecin parisien le plus lu, le plus cité et loué de la littérature médicale de l’époque moderne. Son œuvre plusieurs fois éditée, intégralement¹ ou sous forme de lieux communs², fut célèbre au point de lui valoir, au XIX^e siècle, le surnom d’“Hippocrate français”. Cette oeuvre mérite de ce fait l’attention des historiens des sciences et de la médecine mais aussi, pour ses qualités littéraires, son érudition et son évocation de la vie parisienne, celle des historiens de la littérature française (néo-latine), des seiziémistes et dix-septiémistes. Cette oeuvre questionne aussi particulièrement l’historien par son caractère novateur – pour la reprise de l’écriture épidémiologique hippocratique (trans-

¹ L’œuvre éditée de Baillou comprend trois livres de *Consilia*, deux livres des *Epidémies et éphémérides*, le livre des *Paradigmes et histoires de maladies*, le livre des *Définitions médicales*, le *Livret des convulsions*, le *Livre des maladies des jeunes filles et des femmes*, l’*Opuscule de l’arthrite, du calcul, et de l’hypostase urinaire contre Fernel*, le *Livret du rhumatisme et de la pleurésie dorsale* et le *Commentaire au De vertigine de Théophraste*. L’ensemble des textes, rédigés en latin, représente environ 1700 pages d’in-quarto dans les éditions du XVII^e et du XVIII^e siècle (Thévert, Paris 1635-1649; Zanini, Venise 1734-1736 et Tronchin, Genève 1762).

² Théophile Bonet a édité des extraits de l’œuvre de Baillou à Genève en 1668 dans un ouvrage portant le titre de *Pharos medicorum* (réédité à Paris en 1673). L’ouvrage fut complété et republié en 1687 à Genève sous le titre de *Labyrinthei medici extricati*.

gressive au regard des pratiques de commentaire qui prévalait alors) et pour la constitution d'une des premières collections anatomo-cliniques modernes – et par son caractère posthume. Les ouvrages de Baillou, en effet, faillirent ne jamais voir le jour: alors qu'ils étaient préparés pour la publication, soigneusement annotés, dotés de préfaces et d'index, Baillou renonça à les porter chez l'imprimeur. Et c'est à la ténacité de Jacques Thévert, son neveu par alliance, qui en assura l'édition presque complète entre 1635 et 1649, que l'œuvre de Baillou doit d'avoir été connue. Si l'analyse interne des textes eux-mêmes livre bien quelques éléments de réponse aux questions posées par l'œuvre ballonienne, l'éclairage biographique permis par l'exploitation de deux sources de cette nature, la *Vita Ballonii* de René Moreau, et les inventaires après-décès de Baillou et de sa femme, révèle des indices complémentaires qui permettent d'appréhender l'auteur médical sous plusieurs facettes: l'homme, le praticien et le savant – le “chercheur” dirait-on aujourd'hui – à la fois clinicien et épidémiologiste, et d'en examiner leurs rapports à l'œuvre.

Après avoir été anathémisée pendant plusieurs décennies en histoire, et en histoire des sciences en particulier, où l'influence des philosophes proches du structuralisme a été profonde³, l'approche biographique connaît depuis quelques années un regain d'intérêt, non sans relation avec le développement du courant historiographique dit de la “microhistoire”, dont elle partage l'attention portée aux acteurs. Malgré les pièges et chausse-trappes (généralisation hâtive à partir du cas, téléologie, linéarité et cohérence excessive de la reconstitution des parcours individuels, négligence des facteurs sociaux ou institutionnels, griserie de l'“effet de réel”, “psychologisme” excessif voire identification du biographe au personnage...)⁴, l'approche biographique constitue, au-delà de l'exercice de la critique historique et des découvertes que celle-ci permet⁵, une voie privilégiée d'acqui-

³ Les réticences de l'École dite des *Annales* vis-à-vis de la biographie sont trop connues pour devoir être rappelées ici. En histoire des sciences, René Taton témoigna des conséquences délétères pour la discipline du rejet de la biographie par les “historiens philosophes” influencés par Michel Foucault ou Michel Serres (René Taton, *Les biographies scientifiques et leur importance pour l'histoire des sciences*, dans Danièle Fauque, Myriana Ilic et Robert Halleux, *Études d'histoire des sciences*, Turnhout, Brepols, 2000, 1987, p. 524).

⁴ Voir notamment Jean-Claude Passeron, *Biographies, flux, itinéraires, trajectoires*, “Revue française de sociologie”, XXXI, 1989, p. 3-22; Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 1989.

⁵ Les découvertes permises par la critique externe, dite “érudite”, ont été bien soulignées par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos (*Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, p. 109 sq.).

sition de connaissances historiques sur les questions importantes de l’identité du sujet et de sa “construction”, des rapports de l’individu au collectif, des choix laissés aux individus⁶ et plus généralement des conditions du possible dans une société. Ces questions revêtent une importance particulière en histoire des sciences où l’approche biographique (rigoureusement conduite) est à nouveau valorisée⁷, et même considérée, à la suite de René Taton comme “la meilleure voie pour étudier le processus de création et pour analyser les influences respectives des différents éléments de celui-ci”⁸. Dans le présent article consacré à Baillou et à son œuvre, nous rencontrerons ces diverses questions à propos de notre auteur, et notamment celles de l’unité du sujet biographique et des choix de vie, auxquelles nous tenterons de répondre au terme de l’enquête.

L’homme

L’œuvre de Baillou elle-même est très pauvre en informations biographiques. L’auteur y parla très peu de lui, n’exprima presque jamais son ressenti et n’employa que très rarement la première personne du singulier. S’il ne restait que ses écrits, Baillou demeurerait ainsi une énigme. Heureusement, deux sources biographiques importantes peuvent être utilisées pour découvrir l’homme: la *Vita Ballonii*, extraite du *De Illustribus medicis parisiensibus* de René Moreau⁹, imprimée avec l’édition du premier

⁶ Ces choix peuvent être éclairés par une analyse situationnelle (sur celle-ci, théorisée par Karl Popper, voir Alain Boyer, *L’explication en histoire*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 169 sq.).

⁷ L’article de Thomas Hankins (*In Defence of Biography: The Use of Biography in the History of Science*, “History of Science”, xvii, 1979, p. 1-16) marqua probablement un tournant dans le “renouveau biographique” en histoire des sciences. Voir à ce sujet la série d’articles consacrés à la biographie par la revue “Isis” en 2006, incluant des contributions de Marry Terral (*Biography as Cultural History of Science*, “Isis”, 97, 2006), de Marie Jo Nye (*Scientific Biography: History of Science by Another Means?*, *ibidem*) et de Theodore M. Porter (*Is the Life of the Scientist a Scientific Unit?*, *ibidem*) qui discuta particulièrement la question de l’unité du sujet biographique. La question des choix laissés aux scientifiques, et celle des moments et configurations où ceux-ci ont été opérés, avaient été longuement discutées par Charles Rosenberg (*Science in American Society: A generation of Historical Debate*, “Isis”, 74, 1983, p. 356-367, et *Wood or trees?: ideas and actors in the history of science*, “Isis”, 79, 1988, p. 565-570).

⁸ R. Taton, *Les biographies scientifiques*, op. cit., p. 527.

⁹ René Moreau (1584-1656), médecin de Louis XIII et de Louis XIV, professeur au collège royal et doyen de la faculté de médecine de Paris, entreprit l’histoire de cette faculté et

volume des *Consilia* en 1635; et les inventaires après décès, conservés au minutier central de Paris, de Baillou et de sa femme décédée en 1613, qui comprennent aussi, comme c'est assez courant, une copie du contrat de mariage¹⁰. Qu'apprend-on de l'étude de ces deux sources¹¹? Que Guillaume était issu d'une famille noble originaire du Perche – de la région de Nogent le Rotrou exactement – récemment installée à Paris, que son père était maître menuisier, ayant réalisé des travaux pour Catherine de Médicis avec Pierre Lescot, et qu'il avait un frère, Simon, également maître menuisier à Paris. Il s'agissait donc d'une famille noble en grande difficulté, mais tournée vers les arts, et fréquentant les allées du pouvoir avec la protection d'André Guillard, un des plus hauts personnages du Royaume¹². On apprend ensuite que Guillaume fit ses études à Paris et qu'il enseigna d'abord enseigné les

des professeurs l'ayant illustrée, mais seuls des extraits (*vitae* ou notices biographiques étendues) ont été publiés; ils concernent Dubois (*vita* éditée en 1630), Brissot (*vita* éditée en 1630), Baillou (*vita* éditée en 1635) et Pardoux (*vita* éditée en 1649). Le modèle de ces *vitae* est celui des *Vies* de Plutarque et le ton généralement (très) élogieux. Toutefois, Moreau, qui fut "élevé" par Simon Piètre (1565-1618, un des grands maîtres parisiens et contemporain de Baillou) et eut accès aux *Commentaires de la Faculté* de Paris (dont il fut le doyen en 1630-1631), put recourir aux renseignements fournis par les deux neveux médecins de Baillou, Thévert et Le Letier, et aussi à la mémoire des anciens. Malgré ses limites, la *Vita Ballonii* peut être considérée comme une source bien informée et relativement fiable.

¹⁰ Paris, Arch. Nat. (Minutier central) ET/XIX/381 (1614) et ET/XIX/383 (1616). L'inventaire après décès ET/XIX/381 (27 folios) a été dressé dans l'étude de Nicolas Potdevin (rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Paul) à la suite de la mort de la femme de Baillou en 1613 (il comprend la copie du contrat de mariage établi en 1570). Le document ET/XIX/383 de 13 folios est le recollement du précédent, suite au décès de Guillaume de Baillou en 1616. Le dépouillement minutieux fait par Françoise Lehoux (*Le cadre de vie des médecins parisiens aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Picard, 1976) nous a servi de fil conducteur pour l'étude de la vie familiale et du cadre matériel (immobilier, mobilier, fortune) de Baillou et nous a aussi fourni des éléments de comparaison avec ses collègues médecins parisiens contemporains.

¹¹ Une troisième source, les *Commentaires de la Faculté* des années 1580-1582 (Paris, BIUM Ms 8, Tome 8, fol. 154-185), montre un doyen très peu prolixe en comparaison de ses prédécesseurs et successeurs. Élu doyen le 5 novembre 1580, et prolongé le 4 novembre 1581, Baillou a consigné dans les *Commentaires* la liste des docteurs, les décrets (*comitia facultatis*), les recettes et les dépenses de la faculté ainsi que les thèses soutenues qui firent l'objet d'un bref commentaire. Seules quelques lignes (reprises par Moreau) ont été consacrées à la grande "affaire" de l'époque, le procès contre les chirurgiens qui voulaient s'établir en faculté au sein de l'université parisienne.

¹² André I^{er} Guillard, sieur du Mortier, de l'Epichelière, ambassadeur extraordinaire au Vatican au printemps 1546, (super)intendant des finances, membre du conseil privé (1552-1556), a en effet protégé les activités du père de Guillaume, Nicolas de Baillou.

lettres et la philosophie (d’Aristote) au Collège de Montaigu avant de commencer une formation médicale, passé l’âge de 25 ans, avec Rochas, Le Conte, et Duret. Baillou obtint le baccalauréat en médecine en 1568 à l’âge de 30 ans et fut reçu docteur en 1570 à 32 ans, l’année même où il se maria. En 1570, il s’attela donc à l’exercice de la médecine, ainsi qu’à son œuvre, ayant déjà atteint une certaine maturité, et doté d’un bagage littéraire et philosophique peu courant pour un médecin, y compris à cette époque. Baillou devint ensuite régent et enseigna à la Faculté, où il gagna les surnoms de “fléau des bacheliers” (*flagellum majus baccalaureorum*) et d’“homme très aigu” (*vir acutissimus*), peut-être en allusion à son passage à Montaigu. Il fut doyen entre 1580 et 1582, à un moment difficile, pendant la pire épidémie de peste parisienne de l’époque moderne et au moment de la réactivation du conflit avec les chirurgiens. Baillou termina sa carrière comme l’ancien (le doyen d’âge) de la Faculté en 1616, à l’âge de 78 ans, après 46 années de régence à la Faculté, une faculté qu’il servit jusqu’au bout puisqu’il nous est parvenu une thèse soutenue sous sa présidence en 1615. Comme praticien, il eut la réputation d’avoir de l’humanité et de la courtoisie, et d’utiliser des “méthodes douces”. Il fut aussi surnommé le “médecin des enfants” et c’est probablement pour cette raison qu’il fut sollicité en 1601 pour être médecin du dauphin, le futur Louis XIII: Baillou refusa en alléguant son âge (il avait 63 ans) et la faiblesse de ses forces¹³. La description physique donnée dans la *Vita Ballonii* indique que Baillou avait “un corps carré et un peu obèse, plein, ouvert; un visage composé pour la joie, des cheveux et barbe rasés, une voix grandement suave, une élocution douce, avec un esprit facile à entendre, non railleuse ni pétulante”, et enfin “une diction ornée et élégante, concise plutôt que diffuse”. La *Vita Ballonii* le décrit aussi comme un chrétien fervent, adonné à la charité “[n’ayant] pas cessé un jour d’aller au sacrifice de la messe, se référant toujours pour les auspices à Dieu”, “aid[ant] les malades de ses conseils mais aussi les pauvres avec de l’argent”. Chrétien fervent, catholique dévoué, Baillou fut politiquement modéré, et resta fidèle à la monarchie – on sait que cette position ne fut pas facile à défendre dans le Paris de la Ligue. Selon la *Vita Ballonii*, il aurait même été l’auteur d’un libelle, publié sous le pseudonyme de Rivet, dénonçant la calamité et la misère de la ville de Paris au temps de la Ligue.

L’étude des inventaires après décès nous révèle que la famille fut également l’objet de soins attentifs de la part de Baillou. Alors qu’il avait fait, en 1570, un mariage bourgeois, sans plus (Geneviève Honoré sa femme, fille d’un apothicaire-épiciier, bourgeois de Paris, apporta ses vêtements et 2000 livres de dot,

¹³ On sait que la charge échet à Héroard, qui rédigea le célèbre *Journal*.

et lui, Guillaume, un douaire de 1000 livres), Baillou consacra ultérieurement une fortune importante à l'établissement de ses enfants, et notamment de son fils aîné, qui fut pourvu d'un office anoblissant de contrôleur des guerres en 1601 puis d'un autre office de commissaire des guerres et cheveu-léger de la Reine en 1614 d'une valeur de 21000 livres. Les deux filles furent aussi bien mariées, dans la noblesse de robe, et dotées toutes les deux à hauteur de 9000 livres¹⁴. Les autres informations apportées par les inventaires après-décès montrent un Baillou ayant acquis de nombreux biens immobiliers, à Paris, et notamment rue de Jouy (dans le quartier Saint Paul) et à Romainville et Drancy, biens dont on apprend qu'ils furent sans cesse vendus, échangés ou loués. L'habitation principale était en revanche relativement modeste – elle fut achetée 2750 livres en 1603 – et correctement mais non somptueusement meublée. La même simplicité caractérisait l'habillement (le sien et celui de sa femme), la domesticité (une seule servante) et l'équipage (pas de cheval mais une mule). La maison rue de Jouy était décorée d'une dizaine de tableaux sans grande valeur, ne figurant que des scènes religieuses à l'exception d'un portrait d'Henri IV. A la mort de sa femme, Baillou vendit les vêtements de celle-ci, et surtout, à sa mort, il n'y avait plus de livres rue de Jouy, ou très peu, prisés en bloc selon l'expression consacrée, "plusieurs livres de plusieurs sortes et grandeur de volume, tant en français qu'en latin", et estimés à 30 livres tournois. On peut penser que Baillou s'était débarrassé de sa bibliothèque dans les années précédentes. On entrevoit donc un homme qui amassa une fortune tout à fait respectable pendant sa carrière, vécut non pas frugalement – ce serait exagéré – mais bourgeoisement, selon le rang encore relativement modeste qu'occupait le médecin en cette fin de XVI^e siècle, et surtout consacra l'essentiel de sa fortune à l'établissement ou au rétablissement dans la noblesse de ses enfants, et notamment de son fils aîné pourvu grâce à lui, et à la médecine, d'un office prestigieux.

Le clinicien

La *Vita Ballonii* de Moreau présente Baillou pratiquant la médecine avec humanité et courtoisie, non pas "brûlant et coupant avec cruauté comme un bourreau des hommes" mais utilisant les méthodes les plus douces, et

¹⁴ Le dernier enfant (des quatre connus pour avoir atteint l'âge adulte) ne suivit pas quant à lui le chemin tracé par son père, puisqu'il se fit capucin alors qu'il était destiné à la médecine, causant par là une immense déception à Baillou qui fut d'après la *Vita*, "soufflé par le tourbillon, perdu, remué, l'esprit arrêté".

nous rappelle que Baillou avait été nommé communément “médecin des enfants” (*infantium medicus*). On retrouve bien ces caractéristiques de la médecine de Baillou en analysant ses *consilia*, qui concernaient effectivement un nombre inhabituellement élevé d’enfants et font apparaître un praticien prudent et toujours très soucieux de faire au plus utile et au moins nuisible. Parmi la vingtaine d’auteurs de *consilia* de l’époque moderne que nous avons étudiés, notamment pour leur emploi de la rhétorique, c’est Baillou qui eut le plus recours à la notion de nuisible, qui se retrouve discutée dans près de 60% de ses *consilia*. Baillou mit ainsi parfaitement en œuvre dans sa pratique le principe hippocratique *primum non nocere*. La recherche de l’utilité, quant à elle, le conduisit probablement à ne pas rejeter totalement et dogmatiquement les remèdes chimiques, présents dans un tiers de ses *consilia*, fréquence remarquable lorsqu’on pense aux controverses furieuses que ces remèdes soulevaient alors. Ces remèdes chimiques prescrits par Baillou étaient toutefois toujours assez bénins: pas d’antimoine, peu de mercure (pour les scrofules, la vérole et les vers), mais surtout des eaux distillées variées (de chapon, de térébenthine, de buglosse, de thériaque) et le safran de mars – l’hydroxyde de fer. Baillou fut donc un médecin prudent (il utilisa d’ailleurs régulièrement dans ses écrits l’expression de *prudens medicus*) mais aussi à l’évidence inquiet, qui eut bien moins recours au raisonnement déductif que presque tous les autres auteurs de *consilia*, et bien davantage à l’autorité des auteurs et notamment à celle d’Hippocrate: Hippocrate et ses écrits sont en effet les références permanentes de Baillou dans ses *consilia*.

Baillou eut donc une pratique remarquable, mais aussi une réflexion sur la pratique, plus remarquable encore, disséminée dans toute son œuvre, dans les *Consilia*, dans les livres des *Epidémies et Ephémérides*, dans ceux *Des maladies des jeunes filles et des femmes* et dans les *Opuscules contre Fernel*, à tel point que Théophile Bonet composa un compendium d’extraits de cette réflexion, intitulé le *Pharos medicorum* (“le phare des médecins”), publié en 1667 et réédité en 1673, moins d’une vingtaine d’années après l’achèvement de l’édition Thévert. Les extraits de réflexions ou d’observations tirés de toutes les œuvres de Baillou sont répartis en dix chapitres, dont le premier porte un titre on ne peut plus hippocratique: “De l’office du médecin”. Nous ne mentionnerons ici qu’une des réflexions reprises par Bonet, la trente-et-unième, extraite d’un *consilium* du troisième livre et qui concerne justement la consultation par lettre et ses limites:

Puisque dans les plus petits moments des maladies aiguës surviennent les dispositions les plus grandes, d’où vient aussi que l’esprit des bons médecins

est ballotté par le doute ou bien vers la santé ou bien vers la mort, je crains chez cette malade (que Dieu écarte le présage) qu'il n'y ait pas autant lieu d'espérer que de désespérer. L'autopsie¹⁵ instruit ou confirme le médecin assistant [le malade], l'absence même rend les conseillers médecins incertains et équivoques; la balance impartiale revient au médecin domestique, le regret et le conseil indécis aux médecins absents¹⁶.

Baillou fut le seul de tous les auteurs français de *consilia* à expliciter aussi clairement les limites de la consultation par lettre, en citant de plus en note un superbe passage d'une lettre à Lucilius de Sénèque:

Un médecin ne saurait préciser par lettres l'heure du repas ou du bain; il faut qu'il tâte le pouls du malade. Un vieux proverbe dit: "Le gladiateur prend conseil sur l'arène". Le visage de l'adversaire, un mouvement de main, la moindre inclination du corps avertissent sa vigilance. Sur les usages et les devoirs, on peut d'une manière générale ou mander ou écrire: tels sont les conseils qu'on adresse aux absents et même à la postérité; mais l'à-propos, la façon d'agir ne se prescrivent jamais à distance: c'est en face des choses même qu'il faut délibérer. Il faut plus qu'être là, il faut être alerte pour ne pas manquer l'occasion fugitive¹⁷.

Ce passage montre l'érudition de Baillou, le fait qu'il avait les lettres à Lucilius sous les yeux quand il écrivit la note, mais aussi le recul qu'il était capable de prendre vis-à-vis de sa pratique, un recul pris et énoncé à la manière très sobre d'une sentence: "la balance impartiale revient au médecin domestique, le regret et le conseil indécis aux médecins absents". La mention de Dieu dans ce *consilium* nous permet d'évoquer à nouveau la religiosité de Baillou, qui avait été mentionnée dans la *Vita*, et qui transparaît occasionnellement dans sa pratique – à six reprises exactement dans les *consilia*, soit dans 5% de ceux-ci: une présence faible mais significative, puisqu'il ne s'agissait pas seulement de mentions rituelles de Dieu qui auraient été "plaquées" de l'extérieur sur le discours médical (pour l'aide à la guérison notamment) mais que certaines se trouvaient insérées dans l'explication de phénomènes pathologiques et physiologiques.

¹⁵ Autopsie veut dire bien sûr ici "voir par soi-même", dans le sens d'une observation rapprochée et répétée du malade, et non dans celui d'"anatomie", sens qui ne se développa qu'au XIX^e siècle. Sur ce terme d'origine empirique, et discuté par Jean de Gorris dans ses *Definitiones medicae* de 1564, voir Gianna Pomata, *Observation Rising: Birth of an Epistemic Genre, ca. 1500-1650* in Lorraine Daston et Elizabeth Lunbeck, *Histories of Scientific Observation*, Chicago, University of Chicago Press, 2011, p. 45-80.

¹⁶ *Consilium* XIX du livre 3 (notre traduction).

¹⁷ *Lettre XXII à Lucilius*, traduction de Joseph Baillard.

Nous avons mis en exergue dans le titre de cet article le qualificatif de “clinicien” à propos de Baillou, un qualificatif qui pourrait être taxé d’anachronique. A y regarder de près toutefois, la médecine clinique, étymologiquement “la médecine au lit du malade” existait dès les origines de la médecine savante, et n’a pas attendu pour se développer la création d’hôpitaux d’enseignement, et moins encore les “conditions épistémiques d’un discours sur la maladie”, qui n’auraient été remplies que dans les dernières décennies du XVIII^e siècle selon des auteurs peu soucieux de méthode historique¹⁸. Baillou mérite bien, à notre avis, ce qualificatif de clinicien pour sa pratique médicale importante, et pour sa réflexion élaborée, qui vient d’être évoquée, sur celle-ci. Il le mérite aussi pour ses descriptions exemplaires du croup diphtérique (qui sévit à Paris pendant l’hiver 1576) et de la coqueluche (qui sévit en 1578) et pour son “invention” du rhumatisme dans l’acception actuelle d’une affection douloureuse touchant les régions articulaires ou péri-articulaires: des “premières médicales” dont raffolait l’histoire de la médecine positiviste du XIX^e siècle. Baillou mérite encore ce qualificatif de clinicien, cette fois pris dans un sens que ne renieraient pas les thuriféraires de la *Naissance de la clinique*, pour ses 200 *paradigmata* ou “Paradigmes et histoires de maladies très dignes d’observation à cause de leur rareté”, des histoires personnelles ou reprises d’auteurs (comme Houllier, Galien ou Fernel) de taille variable, mais souvent courtes de quelques phrases. L’issue des maladies est habituellement mentionnée, et lorsque celle-ci est la mort, des constatations anatomiques sont rapportées dans deux tiers des cas (ces constatations anatomiques sont souvent introduites par les formules *aperto cadavere* ou *repertus est*): au total 48 histoires sur 200 sont terminées par une dissection anatomique¹⁹. Cette collection de *paradigmata* inclut ce que l’on appelle aujourd’hui de nombreuses “histoires de chasse”, exploitant la

¹⁸ Le mot “clinique” existait d’ailleurs en français du temps de Baillou, et dans le dictionnaire Cotgrave de 1611, il désignait quelqu’un d’alité. On sait que toutes les thèses de la *Naissance de la clinique* ont été réfutées par les travaux historiques ultérieurs, notamment par ceux d’Othmar Keel (*L’avenement de la médecine clinique moderne en Europe, 1750-1815*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 2001). Pour s’en tenir au XVI^e siècle, Jérôme J. Bylebyl a par exemple rapporté l’existence d’un enseignement formalisé au lit du malade à Padoue (Jerome J. Bylebyl, *The School of Padua. Humanistic Medicine in the Sixteenth Century*, in Charles Webster (eds.), *Health, Medicine, and Mortality in Sixteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 335-370).

¹⁹ Rien ne permet d’affirmer que Baillou ait réalisé lui-même les dissections, qui étaient alors habituellement pratiquées par les chirurgiens. De nombreuses dissections étaient faites au début de l’époque moderne pour préciser les causes des décès et une partie de l’historiographie récente est biaisée à ne considérer que la dimension pédagogique voire théâtrale et mondaine de l’anatomie aux XVI^e et XVII^e siècles.

veine du rare et de l’“admirable”, mais la plupart d’entre elles sont présentées avec un souci d’exactitude et de vérification des faits. Elle relève surtout d’une épistémologie de la connaissance médicale clinique valorisant l’observation et l’expérience, y compris des choses rares, celles-ci étant à connaître pour Baillou afin éviter de “s’ébahir” et d’invoquer à tort et à travers des “maladies nouvelles”:

En effet, comme l’observation des choses rares frappe les sens des savants et qu’elle cherche à les charmer, il arrive d’ordinaire que la diligence insouciant de la multitude ignorante se tourne dans les choses usitées et communes. [...] dans l’art médical, dont l’expérience n’est pas répandue partout, souvent ces choses qui [sont] remarquables et tombent moins sous le sens, doivent être notées afin que pour celles qui sont à venir, il y ait quelque chose que nous nous rappellerons, et que nous ne nous ébahissions pas sans but des choses comme si rien de tel était arrivé un jour. [...] C’est pour que nous évitions [cela] que nous avons voulu tirer des paradigmes de [nos] propres observations et de quelques uns des écrits des anciens et des modernes [traitant] de maladies sévissant rarement dans le public, pour que ceux-ci, conservés et imprimés dans nos esprits, soient utiles. En effet [et] ainsi, toute occasion d’admiration dans les maladies (et cet admiration obscurcit) sera supprimée [...]²⁰.

Cette collection d’histoires, ou de cas exemplaires, dont le titre (original) de *Paradigmata* ne sera pas repris par la postérité, offre un contenu très différent de celui des recueils d’observations commentées d’un Valleriolo ou d’un Van Forest, et aussi bien sûr des collections de guérisons souvent un peu merveilleuses et publicitaires d’un Jérôme Cardan ou d’un Amatus Lusitanus. Par la place accordée aux constatations anatomiques (présentées dans deux tiers des cas quand le malade était mort), les *Paradigmata* évoquent davantage les histoires du *De Abditis nonnullis ac mirandis morborum causis* d’Antonio Benivieni publiées en 1507, et les *Medicinalium observationum exempla rara* de Dodoens publiées en 1581, que Baillou aurait pu connaître, bien que les dates données dans les *Paradigmata* soient toutes antérieures à 1580. Ils évoquent aussi les centuries anatomiques de Bartholin et le *Sepulcretum* de Bonet qui inspira tant Morgagni. Théophile Bonet, dont nous avons vu qu’il vénérât Baillou au point d’en compiler les œuvres, cita d’ailleurs plusieurs fois Baillou dans la préface du *Sepulcretum* aux côtés de Harvey, de Bartholin, de Willis, de Glisson, et inclut plusieurs de ses observations et de ses *paradigmata* dans celui-ci. Il n’est pas déraisonnable, nous semble-t-il, de considérer

²⁰ Adresse aux lecteurs ouvrant les *Paradigmata* (notre traduction).

Baillou comme un des tout premiers contributeurs français de l’anatomie clinique moderne²¹.

L'épidémiologiste

Qualifier d'épidémiologiste un médecin de la fin du XVI^e siècle peut paraître hardi, mais une fois encore il faut rappeler que l'épidémiologie, qui a pour objet la connaissance de la santé et de la maladie à l'échelle des populations, a été pratiquée dès les origines de la médecine savante, et qu'il existe une pensée épidémiologique déjà élaborée dans le corpus hippocratique avec le concept de κατάστασις, traduit finalement en latin par *constitutio* (“constitution” en français), et que l'on peut définir comme un ensemble de maladies affectant une population donnée, définie dans le temps et dans l'espace, associé à des caractéristiques environnementales et particulièrement météorologiques ou climatiques. Énoncé dans *Air, Eaux et Lieux*, longuement illustré dans les livres des *Epidémies*, et encore mentionné dans les *Problèmes* d'Aristote, le concept de constitution entra ensuite dans un long purgatoire. Galien le commenta mais ne le reprit pas à son compte: s'il intégra bien quelques éléments climatiques dans sa physiologie, qui deviendra ensuite les six causes ou six choses non naturelles, sa conception des causes des épidémies (détaillée dans le traité *De la différence des fièvres*) n'accordait aucun rôle aux constitutions ni même aux changements de saison. Cette conception incriminait plutôt une corruption ou une putréfaction de l'air sous l'influence d'exhalaisons provenant de malades, de cadavres en décomposition, de terrains marécageux et parfois d'une chaleur immodérée de l'air, c'est-à-dire des facteurs environnementaux très localisés, et qui devaient être associés à des facteurs de prédisposition individuels pour expliquer qu'au sein d'une population, certains sujets étaient atteints et d'autres non. C'est cette conceptualisation galénique de la maladie épidémique (au singulier), qui prévalut au Moyen Âge et encore pendant une partie de l'époque moderne. Avec sa logique impeccable et sa complétude, elle éclipça le concept hippocratique de constitution mais

²¹ Comme l'a souligné Guenter B. Risse (*La synthèse entre l'anatomie et la clinique*, dans Mirko Drazen Grmek et Bernardino Fantini (sous la direction de), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, Tome 2, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 177-197), la fondation de l'anatomie clinique moderne par Morgagni fut déjà l'aboutissement d'un processus long et complexe, engagé probablement dès la fin du XV^e siècle avec Benivieni et poursuivi et amplifié au XVI^e siècle avec des auteurs comme Fernel, Dodoens, Schenck et Baillou.

aussi raréfia et atrophia la pensée épidémiologique, populationnelle et systémique des maladies que le concept de constitution encourageait. Pendant plus d'un millénaire la pensée épidémiologique hippocratique fut sinon complètement oubliée, du moins peu valorisée et moins encore mise en pratique. La redécouverte des livres des *Epidémies* au début du XVI^e siècle, leur inclusion dans l'édition latine de Calvus en 1525, dans l'Aldine en 1526, puis ultérieurement dans toutes les éditions des œuvres complètes imprimées au XVI^e siècle devait changer la situation. Cette redécouverte, ainsi que celle, au même moment, des commentaires de Galien à certains livres des *Epidémies*, suscita de nouveaux commentaires, entre autres par Fuchs, Da Monte, Cardan et Mercuriale, et probablement aussi un regain d'intérêt indirect pour *Air, Eaux, Lieux* qui fut aussi commenté, notamment par Cardan. Guillaume de Baillou fut le premier, suivi quelques années après par Prosper Alpin à ne pas se contenter de commenter, et à mettre en œuvre une recherche personnelle, alimentée par des observations répétées, en utilisant le concept de constitution hippocratique. Baillou retint la forme de présentation des livres I et III des *Epidémies* qui lui servirent de modèle pour ses constitutions parisiennes de 1570 à 1579 alors qu'Alpin, dans sa *Médecine des égyptiens* publiée en 1591, suivit plutôt le plan d'*Air, Eaux, Lieux* pour dresser une topographie médicale de la ville du Caire, incluant plusieurs constitutions observées entre 1581 et 1584, mais aussi des considérations physiques et ethnographiques sur l'Égypte (considérations qui sont absentes des *Epidémies et Ephémérides* de Baillou)²².

Avec ses deux livres des *Epidémies et éphémérides* où il réalisa une étude de la santé de la population parisienne entre 1570 et 1579, en utilisant de manière pragmatique le concept de constitution, Guillaume de Baillou fut

²² Deux grandes formes littéraires hippocratiques renaquirent ainsi presque simultanément dans le dernier quart du XVI^e siècle: celle des *Epidémies*, présentant pour chaque séquence temporelle correspondant à une constitution des observations sur le climat et sur les maladies touchant la population dans son ensemble (et suivies de la présentation de cas individuels de maladies), et celle des topographies médicales dérivant d'*Air, Eaux, Lieux* présentant les considérations physiques du lieu étudié, les caractères, l'alimentation et les mœurs des habitants et enfin les constitutions climatiques et pathologiques. Elles furent illustrées de manière parallèle pendant toute l'époque moderne avant que la forme de la topographie, plus complète, ne supplante la première à la fin du XVIII^e siècle (en France après l'enquête de la Société Royale de Médecine). En schématisant un peu, nous avons d'un côté la tradition littéraire et intellectuelle qui conduit à l'épidémiologie actuelle et de l'autre celle qui conduit à la géographie médicale, la première plus intéressée par les relations entre les maladies et leurs déterminants potentiels, la seconde par la problématique du lieu ou du territoire.

bien le premier chercheur épidémiologiste²³ de l'époque moderne. Il utilisa, comme nous l'avons déjà dit, le concept dans la forme présentée dans les livres des *Epidémies* plutôt que dans celle donnée dans *Air, Eaux, Lieux*: en effet, il ne considéra jamais les facteurs physiques du lieu ni les mœurs des habitants, ni l'interaction des facteurs climatiques avec ces derniers. Baillou s'intéressa aussi peu et seulement transitoirement au caractère cumulatif des effets des saisons, et lorsqu'il le fit, il s'écarta du modèle d'*Air, Eaux, Lieux* qui expliquait les maladies à la saison X par les conditions climatiques des deux saisons précédentes X-1 et X-2²⁴. Baillou, lui, ne reconnut que l'effet de deux saisons cumulées, par exemple au printemps 1571:

Alors qu'un hiver très rude avait précédé, et qu'il était prolongé par un temps austral et pluvieux et qu'aussi il y avait de grandes inondations, il y eut un grand nombre de maladies, au commencement du printemps, mais surtout vers la fin de l'hiver: d'innombrables écoulements d'humeurs dans les poumons, d'où des toux et des douleurs de côté, [et] dans la gorge, d'où des angines et des douleurs des amygdales²⁵.

Baillou ne suivit pas non plus exactement le modèle des livres I et III des *Epidémies*, dans lesquels les constitutions durent un an et présentent d'abord les conditions climatiques (température, humidité et vents) puis les maladies, puisqu'il opta en effet, après quelques hésitations entre 1571 et 1574, pour des constitutions saisonnières ou parfois bi-saisonnières, et qu'il ne mentionna que tardivement et très marginalement les vents et leurs effets présumés. Baillou fut en revanche plus attentif aux effets des saisons déréglées, dont il nota à de nombreuses reprises les effets pathogènes supposés, retenant plutôt en cela l'enseignement hippocratique du premier aphorisme de la troisième section qui disait que: “Les maladies sont principalement engendrées par les changements des saisons, et dans les saisons elles-mêmes, par les grandes alternatives de froid ou de chaud, et ainsi du reste suivant l'analogie”²⁶. Il s'agit dans ce cas de la conception synchronique de la relation entre climat et maladie, très présente dans les divers aphorismes

²³ Chercheur, au sens plein du terme, puisque Baillou eut recours à l'observation systématique de son environnement climatique et pathologique pour produire des connaissances nouvelles, “originales” sur les maladies en population. Des connaissances de ce type n'avaient plus été produites depuis le corpus hippocratique.

²⁴ Voir l'analyse éclairante de Jacques Jouanna à ce sujet dans l'édition d'*Air, Eaux, Lieux* de la Collection des Universités de France (Paris, Belles Lettres, 2003, p. 30-31).

²⁵ *Epidémies et Ephémérides*, début du printemps 1571 (notre traduction).

²⁶ Littré IV, 487.

de la troisième section, et qui fut aussi reprise dans les *Problèmes* d'Aristote. Par exemple, pour l'hiver 1574, Baillou remarqua:

Alors que l'hiver de l'année 1574, dont la moitié s'étend dans l'année 1575, avait été austral et calme, et non en temps convenable de saison, il y eut une grande quantité de rougeoles, de varioles, de pétéchies, d'exanthèmes, de rubéoles²⁷.

Baillou, qui nous est apparu, dans les livres des *Epidémies*, comme un observateur très soigneux des phénomènes morbides en population, se rendit probablement compte assez vite que ses observations parisiennes ne correspondaient pas aux enseignements hippocratiques, même aux plus élémentaires. Alors que dans le livre 1, qui couvre la période de l'automne 1570 au printemps 1575, seule la concordance des observations avec les textes hippocratiques fut soulignée, les questions sur la cohérence des constitutions se multiplièrent dans le livre 2, et cela dès la saison de l'hiver 1575: l'automne 1575 avait été sec, avec peu de maladies et Baillou avait signalé alors que les constitutions sèches étaient bien les plus saines, comme l'aphorisme l'enseignait, mais l'hiver 1575 fut aussi très sec et pourtant les maladies furent innombrables. Ce fut probablement le tournant de l'œuvre, puisqu'ensuite Baillou sembla ne plus hésiter à mentionner les discordances avec les énoncés hippocratiques, une première fois pour l'automne 1576:

Au commencement de l'automne, on s'attendait à une multitude de fièvres quartes. Mais il en resta très peu. Et ce fut admirable qu'il y en eut aussi peu, alors que le temps semblait assez insalubre²⁸.

Puis pour l'automne 1577, à l'occasion d'une épidémie de variole:

L'automne de l'année 1577 [fut] très fécond en exanthèmes de l'enfance. Bien plus, ceux qui étaient estimés [en raison] des années de pratique et d'expérience répétaient même qu'ils n'avaient jamais vu une telle mortalité d'enfants. L'été avait été salubre, sec et aride, le printemps et le commencement de l'été avaient été humides et tièdes. Et il était admirable qu'avec un été si salubre, au point que presque tous les médecins étaient restés inoccupés à cause du manque de malades, cette éruption pustuleuse emportât autant d'enfants²⁹.

Baillou signala encore les discordances pour l'hiver 1578 (qui fut pour lui "salubre" alors qu'il n'avait pas eu ses caractères climatiques habituels) et

²⁷ *Epidémies et Ephémérides*, début de l'hiver 1574 (notre traduction).

²⁸ *Epidémies et Ephémérides*, Note 1 de l'automne 1576 (notre traduction).

²⁹ *Epidémies et Ephémérides*, début de l'automne 1577 (notre traduction).

pour le printemps 1578, au moment de l'épidémie de coqueluche (survenue alors que l'hiver avait pourtant été “salubre”). A la différence de Sydenham ou de Ramazzini qui firent les mêmes observations et constatèrent les mêmes incohérences de celles-ci à Londres et à Modène des décennies plus tard, Baillou n'alla pas jusque à conclure explicitement à l'absence de relation, ou à des relations très ténues entre les conditions climatiques et l'apparition des maladies. Mais la mention répétée de ces incohérences à la fin du second livre, comme l'évolution interne du contenu de l'œuvre où le discours sur les constitutions diminuait progressivement au profit des histoires de cas qui étaient multipliées, ainsi que le commentaire fait *a posteriori* sur la peste de 1580-1581, survenue alors que la situation climatique de la fin de l'année 1579 paraissait rassurante, suggèrent que Baillou avait compris que la conception hippocratique des constitutions était erronée. Nous comprenons mieux alors qu'il n'ait jamais apporté l'ouvrage chez l'imprimeur, ni peut-être pas même terminé celui-ci. Si l'on se place dans une perspective positiviste, on pourra regretter le renoncement et l'absence de conclusion explicite de Baillou au terme du second livre, en imaginant quels efforts auraient peut-être pu être évités, et quel temps aurait pu être gagné, si Baillou avait pu faire savoir dès 1580 que la voie qu'il venait de rouvrir avec les constitutions était vraisemblablement une impasse. Mais Baillou ne l'a pas fait, peut-être a-t-il cru qu'il avait mal observé ou mal compris les phénomènes et attribué ses résultats négatifs à ses défaillances d'observateur. De tout temps en recherche, et aujourd'hui encore, on observe ce phénomène de non publication des résultats négatifs, dont on connaît bien les conséquences – ce que l'on appelle le biais de publication: lorsque seules les études positives sur une question ou une hypothèse sont rapportées, la représentation de la réalité est très partielle et distordue, biaisée. Avec Baillou, les *Epidémies et Ephémérides* et les constitutions nous avons un bel exemple historique de ce biais de publication.

L'unité biographique et les choix de vie de Baillou

Au terme de cette enquête sur Baillou, appréhendé à travers ses différentes facettes, d'homme, de praticien et de savant, de clinicien et d'épidémiologiste, l'unité du personnage et la rationalité de ses choix paraissent pouvoir être acceptées sans trop de difficultés³⁰. Celles-ci nous permettent

³⁰ Aucun élément discordant ou évocateur d'un comportement ou d'une personnalité psychopathologique n'a été mis en évidence, dans les limites des sources disponibles bien

de formuler quelques éléments de réponse aux questions posées au début de cet article sur son œuvre, transgressive et non publiée de son vivant³¹.

Baillou nous est apparu, dans ses *consilia* comme dans ses livres des *Epidémies et Ephémérides*, prudent et inquiet, soucieux de ne pas nuire, conscient des limites de ses connaissances et de sa pratique, mais aussi constamment attentif à les améliorer, par le recours critique aux textes des anciens et des modernes comme à sa propre expérience: une expérience magnifiée – rien ne valant mieux pour Baillou que l’“autopsie”, voir par soi-même – mais aussi une expérience critiquée, confrontée aux auteurs, mémorisée et écrite, pour ne plus s’étonner devant les choses en croyant ne les avoir jamais vues. C’est dans cette méthode, et dans la confiance en celle-ci, procurée par la maturité de l’âge et le bagage philosophique apportés à l’entrée dans la carrière médicale, que l’on doit probablement trouver le moteur de la novation ou de la transgression chez Baillou – ce qui lui a permis de mettre en question l’enseignement de ses prédécesseurs, et dans le cas particulier des *Epidémies et Ephémérides*, de ne pas se satisfaire de la perspective d’un nouveau commentaire de l’œuvre hippocratique, et de reprendre de l’auteur hippocratique lui-même l’écriture de la constitution pour la mettre à l’épreuve.

Praticien et savant prudent, inquiet et critique, Baillou est aussi apparu attentionné, notamment vis-à-vis des enfants, et modeste: une modestie qui l’a probablement aussi conduit à renoncer à la charge prestigieuse de médecin du dauphin, et qui n’est probablement pas sans rapport avec le sentiment religieux intense, qui affleure jusque dans les écrits médicaux. Ces traits de personnalité du médecin ont aussi été retrouvés chez l’homme, s’accommodant d’un train de vie sobre et constituant un patrimoine important et diversifié au profit principal de ses enfants, établis ou rétablis dans la noblesse. Peuvent-ils expliquer à eux seuls le renoncement de Baillou à publier son œuvre, un renoncement qui semble définitif au milieu des années 1590? L’échec de la recherche sur les constitutions, la césure des deux années de décanat, contemporaines de la grande épidémie de peste

entendu. Rien ne s’oppose ainsi à l’utilisation du principe de rationalité dans la brève analyse situationnelle ou praxéologique avec laquelle nous concluons cet article.

³¹ “Biography, if it does not assume the separation of science from life, can recapture some of the ways that scientists found meaning in the world and attached moral value to their work” (Theodore M. Porter, *Is the Life of the Scientist a Scientific Unit?*, op. cit., p. 316). Porter a souligné le caractère anachronique d’une séparation du biographique et du scientifique aux époques anciennes, comme nous serions peut-être plus enclins à le faire aujourd’hui, à une époque où la recherche scientifique est dotée d’institutions solides et de métiers reconnus dotés d’une éthique et d’une culture professionnelle propres.

parisienne, la publication des *Consilia* de Fernel en 1582 – des *consilia* d’une très haute tenue qui comblaient une lacune pour ce type de littérature en France – apparaissent comme autant de facteurs également susceptibles de faire renoncer Baillou à poursuivre et à publier son œuvre. Enfin, il ne faut pas oublier le contexte parisien, extrêmement difficile jusqu’en 1594 (et la fin de la Ligue), surtout pour un homme d’esprit et de lettres s’accrochant à la raison comme l’était Baillou.³² Cet ensemble de facteurs agissant de concert pendant plus d’une décennie (1582-1594) explique probablement la priorité progressivement donnée par Baillou à sa famille et à son patrimoine, surtout quand ses enfants eurent un peu grandi, passé les étapes de l’enfance et de sa mortalité, et qu’ils posèrent concrètement, c’est-à-dire financièrement, la question de leur établissement. La pratique médicale importante et la gestion du patrimoine exigées par ces établissements durent alors laisser bien de peu de temps et d’énergie à Baillou pour se consacrer à son œuvre savante, et celle-ci resta inachevée et non publiée à sa mort³³.

³² Le Journal de Pierre de l’Etoile témoigne bien de l’intense souffrance des hommes d’esprit et de lettres parisiens à cette période.

³³ Sortant de l’analyse situationnelle, on pourrait invoquer des explications psychologiques impliquant des processus relevant de l’inconscient – qui ne seraient ici que des spéculations fondées sur une sémiologie ténue et fragile –, des explications psycho-physiologiques comme l’“instinct conservatif” prenant le pas sur l’“instinct formatif” avec l’avance en âge – une hypothèse avancée par Gaston Bachelard (*La formation de l’esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1993 [1938], p. 5) qui mériterait d’être approfondie –, ou encore des explications sociologiques qui recourent au “statut” de la science et au contexte de pratique de celle-ci – qui feraient toutefois courir un risque d’anachronisme considérable pour la période concernée ici.

